



HAL
open science

L'opium dans la Chine républicaine (À propos de X. Paulès, Histoire d'une drogue en sursis. L'opium à Canton, 1906-1936, Éditions de l'EHESS, 2010)

David Serfass

► **To cite this version:**

David Serfass. L'opium dans la Chine républicaine (À propos de X. Paulès, Histoire d'une drogue en sursis. L'opium à Canton, 1906-1936, Éditions de l'EHESS, 2010). La vie des idées, 2010. halshs-02572035

HAL Id: halshs-02572035

<https://shs.hal.science/halshs-02572035>

Submitted on 19 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L’opium dans la Chine républicaine : enjeux politiques et pratiques sociales

David SERFASS

Omniprésent dans les luttes de pouvoir qui secouèrent la Chine républicaine, l’opium est souvent perçu comme l’un des principaux fléaux sociaux de la période. À travers une monographie consacrée à la ville de Canton, Xavier Paulès propose une relecture stimulante et complète de la question qui remet en cause un certain nombre d’idées reçues.

Recensé : Xavier Paulès, *Histoire d’une drogue en sursis. L’opium à Canton, 1906-1936*, Paris, Éditions de l’EHESS, 2010, 24 €.

Symbole de la décadence de l’« homme malade » que devint la Chine à partir du milieu du XIX^e siècle, l’opium est aujourd’hui l’objet d’un champ historiographique déjà largement balisé semble-t-il. Xaxier Paulès réfute cette impression dans un ouvrage tiré de sa thèse soutenue en 2005¹. Il le fait dans le cadre d’une monographie consacrée à la ville de Canton, prenant ainsi la suite d’une école française dont ses prédécesseurs – Marie-Claire Bergère et Christian Henriot notamment – ont fait une référence en matière d’histoire contemporaine de la Chine urbaine.

Ce choix de restreindre les limites géographiques de son étude est la contrepartie de l’objectif que se donne l’auteur : embrasser la question de l’opium « sous toutes ses facettes » (p. 21). Si l’opium en Chine a fait l’objet de nombreuses publications aussi bien en Asie qu’en Occident, aucune n’a en effet cherché à englober les deux versants du sujet que sont l’offre et la demande, c’est-à-dire l’étude de l’approvisionnement et de la distribution de l’opium d’une part, et celle de sa consommation d’autre part. Se consacrant à l’offre, la majorité des travaux

¹ Xavier Paulès, « L’opium à Canton 1912-1937. Essai de mainmise politique et pratiques sociales », thèse de doctorat, Université de Lyon II, 2005.

n'a pu mesurer l'impact social véritable de l'opium, au risque de le surestimer *a priori*. Face à cette histoire diplomatique et politique, un courant a vu le jour au milieu des années 1990 qui cherchait à déconstruire le mythe de l'opiomane en relativisant l'impact de cette « drogue » – terme problématique car connoté – sur la santé de ses usagers et sur la société chinoise dans son ensemble.

À la croisée de ces deux approches, Xavier Paulès prend pour terrain d'étude la ville de Canton, située à proximité des enclaves britannique (Hongkong) et portugaise (Macao), qui joua un rôle majeur dans les bouleversements que connut la Chine à partir de la fin de l'Empire. Plutôt que d'enfermer son étude dans le cadre chronologique de la période républicaine (1912-1949), Xavier Paulès l'enjambe en la faisant débiter avec l'édit anti-opium de 1906 qui constitua une rupture annonçant un lent déclin de l'opium devenu dès lors une « drogue en sursis ». L'année 1936, qui vit la politique de suppression de l'opium à Canton s'inscrire dans la politique nationale lancée par Nanjing, marquait la fin d'une époque durant laquelle les autorités locales successives furent toutes confrontées au dilemme de l'équilibre entre opium et légitimité.

Opium et légitimité

La destruction des stocks d'opium des marchands anglais par l'envoyé impérial Lin Zexu en 1839 provoqua la première guerre dite « de l'opium » (1839-1842) à la suite de laquelle la Chine fut contrainte de signer une série de traités inégaux avec les puissances impérialistes. Exporté par les Britanniques, l'opium indien fut néanmoins supplanté à la fin du siècle par la production chinoise. Ce processus accompagna la mise en place d'une politique volontariste de la Chine à partir de 1906, menée conjointement à des accords signés avec la Grande-Bretagne. Celle-ci s'engageait à réduire progressivement les exportations d'opium indien à condition que l'Empire fasse de même avec la production locale. Appuyée par les élites cantonaises, les autorités impériales établirent un plan astucieux. À la fermeture des fumeries s'ajouta la création d'un permis imposé à chaque fumeur fixant la quantité d'opium qu'il était autorisé à consommer. Renouvelé et modifié à la baisse chaque année, ce permis rendait possible un sevrage progressif. La chute de l'Empire en 1911, et la perte d'autorité du pouvoir central qui s'ensuivit, empêcha de mener à bien cette politique.

L'attitude des autorités locales durant la période républicaine peut être, selon Xavier Paulès, divisée en deux grandes phases. Une première phase entre 1912 et 1923 vit une

montée du laxisme. L'action énergique des révolutionnaires dont l'administration imposait une interdiction stricte de la consommation d'opium fut annihilée après le tournant autoritaire que prit le gouvernement central de Yuan Shikai. Son homme fort à Canton, Long Jiguang, finit par établir un monopole de l'opium en 1915 sur lequel il s'appuya pour mieux s'affranchir du contrôle de Beijing. Il fut chassé l'année suivante par les militaristes de la vieille clique du Guangxi qui, sans poursuivre cette politique, favorisèrent discrètement la contrebande à leur profit. La conquête de Canton par Chen Jiongming à la fin de l'année 1920 ouvrit une courte parenthèse de prohibition totale de l'opium mais aussi du jeu. En renonçant aux revenus fiscaux de ces derniers, Chen acquit une légitimité certaine mais affaiblit son pouvoir au point d'être incapable de soutenir, en 1923, les assauts d'une coalition menée par Sun Yat-sen.

La seconde phase (1923-1936) est décrite par Xavier Paulès comme étant celle « du perfectionnement de l'organisation et du contrôle des circuits de la drogue destiné à maximiser les recettes » (p. 95). Rendu instable par la lutte que se livraient les différentes factions qui se succédèrent à la tête de la ville, le système initié la décennie précédente fut néanmoins amélioré, devenant une ressource fiscale importante qui contribua largement au financement de l'Expédition du Nord (*Beifa*) lancée en 1926 par Jiang Jieshi (Tchiang Kai-shek). Contrôlés entre 1929 et 1931 par le nouveau pouvoir central de Nanjing, les revenus de l'opium à Canton furent par la suite captés, jusqu'en 1936, par le pouvoir local de Chen Jitang hostile à Jiang.

Xavier Paulès remet en cause l'image simpliste que nombre d'historiens ont tiré de ce tableau. À leurs yeux la politique de prohibition lancée en 1906 aurait été remplacée par une légalisation à tout va de l'opium par les seigneurs de la guerre. Contre cette idée reçue, l'auteur montre que si les autorités locales ne purent jamais se priver des revenus de l'opium sans risquer d'être affaiblies, elles avaient conscience du « coût politique de l'opium » (p. 129). Dans un contexte de luttes politiques et militaires incessantes, l'homme fort du moment cherchait à ménager à la fois ses finances et sa légitimité en prenant le contrôle d'une régie de l'opium alors même qu'il lançait un nouveau plan d'interdiction progressive. Ainsi la politique de prohibition imaginée au début du siècle, avec ses permis et ses cliniques de sevrage, servit-elle de modèle tout au long de la période républicaine. Cette attitude paradoxale est visible dans la terminologie même employée à l'époque. Le monopole de 1915 commercialisa ainsi un produit qui prit le nom de *yaogao* (« pâte-médicament ») au motif

qu'il contenait une substance censée favoriser le sevrage (p. 77). De son côté, l'administration chargée de gérer l'opium reçut des noms tels que *Jinyanju* (Bureau de la prohibition de l'opium). Pour inefficace qu'il soit, le discours anti-opium n'était pourtant pas inutile dans la mesure où il limitait les critiques à l'égard du pouvoir.

On ne s'étonnera donc pas que la propagande anti-opium soit restée active tout au long de la période. Elle se révéla une entreprise de stigmatisation efficace en enfermant les fumeurs dans ce que Xavier Paulès nomme un « système de péjoration » (p. 227) associant à l'opium des images de mort et de pauvreté. Cette propagande fut notamment véhiculée par une presse spécialisée telle que la revue *Judu yuekan* (Mensuel pour la suppression des drogues) dont l'ouvrage reproduit en cahier central de nombreuses illustrations. L'une des réussites de cette iconographie fut de parvenir à imposer durablement l'image forte de l'opiomane comme « homme-crâne » au corps squelettique – image renvoyant à la fois à la maladie et à la pauvreté – alors même que la majorité des fumeurs ne subissait pas d'amaigrissement notable et s'astreignait à une consommation raisonnable, c'est-à-dire ne conduisant pas à la dépendance. En l'absence d'une opinion pro-opium, cette entreprise put structurer le mode de représentation du fumeur. Le discours associant opium et misère devint de plus en plus vrai, à mesure que les couches favorisées de la société s'abstenaient, sous son influence même, de consommer de l'opium.

Un fléau social ?

L'analyse que propose Xavier Paulès de ce discours anti-opium l'amène à s'interroger sur le degré de gravité d'un phénomène perçu par beaucoup comme étant l'un des principaux fléaux sociaux de l'époque. Pour ce faire, il adosse son histoire de l'offre à une histoire de la demande qui prend la forme d'une enquête sociologique fouillée touchant aussi bien aux pratiques des fumeurs qu'à la question de leur nombre.

Entre le riche marchand qui consomme un opium indien de premier choix à l'aide d'une pipe de collection dans le salon privé d'une fumerie de luxe et le tireur de pousse-pousse qui, entre deux courses, calme son manque en fumant une pâte fabriquée à partir de résidus d'opium (le *yantiao*) dans une méchante cabane, il existe un large éventail de pratiques, de lieux et de profils sociaux. L'auteur met ainsi en évidence l'existence d'un type intermédiaire de fumeurs qui fréquente les établissements de quartier. La difficulté qu'il y a à définir ce qu'est un fumeur d'opium réside dans le fait que, contrairement à l'image qu'en

donne la propagande, il n'existe pas forcément une population d'opiomanes coupée du reste de la société. L'auteur évoque au contraire l'existence possible d'un « *continuum* » (p. 246) entre fumeurs et non-fumeurs. Dans quelle catégorie devrait-on en effet ranger le fumeur occasionnel ?

En ce qui concerne la consommation elle-même, Xavier Paulès souligne qu'elle constitue un rite sophistiqué que les fumeurs aiment à pratiquer collectivement et de manière raisonnable. Il existe naturellement des cas de fumeurs solitaires et dépendants, mais les estimations de l'auteur laissent penser que la quantité moyenne d'opium consommée par la majorité des fumeurs était modique. Le choix de la consommation collective ne provenait pas simplement du goût des Cantonais pour les discussions autour d'une pipe d'opium, mais participait dans le même temps de « stratégies de distinction » (p. 23). Ce concept bourdieusien s'applique très bien au cadre des lieux de sociabilité que sont les fumeries. L'étage du bâtiment où l'on consomme, le type d'opium consommé ou encore le service d'une hôtesse convoitée étaient autant de signes extérieurs qui dénotaient clairement la place du fumeur dans la hiérarchie sociale.

Plaisir de l'élite au début du XIX^e siècle en raison de son coût prohibitif, l'opium se diffusa progressivement dans toutes les couches de la société. Du fait même de son rôle de marqueur social, et sous l'effet, on l'a vu, de la propagande, la consommation d'opium connut un recul chez les élites à mesure qu'elle se répandait dans les couches inférieures de la société. Cette évolution sociologique épouse la tendance de baisse générale que connut la consommation d'opium tout au long de la période républicaine. À partir de chiffres certes flous, Xavier Paulès estime ainsi à moins de 4 % la part de fumeurs au sein de la population cantonaise à la fin de la période contre plus de 15 % dans les années 1890.

La marginalisation sociale de l'opium se traduit par une marginalisation spatiale des fumeries dans les quartiers périphériques de la ville. Consacrant un chapitre entier à la « Géographie de la consommation » (p. 137-170), l'auteur montre qu'à la cartographie réelle de l'opium à Canton se superposait une cartographie mentale traduisant cette relégation aux marges de la société.

Source de ruine matérielle et physique pour certains, l'opium ne peut cependant pas être considéré, à l'échelle de la ville entière, comme un fléau social majeur. Cette image

persistante est en grande partie le fait d'un discours anti-opium influençant aussi bien les représentations que les pratiques.

Cette relecture à travers le cas de Canton de la question de l'opium dans le Chine républicaine permet donc à Xavier Paulès de caractériser cette période comme celle d'un déclin de la consommation amorcé en 1906 et achevé par les communistes. Ici, comme dans d'autres domaines, l'année 1949 n'apparaît donc plus comme la rupture nette longtemps décrite par l'historiographie sous l'influence du paradigme révolutionnaire.

Il n'est pas toujours aisé de mettre en lumière ce processus. Malgré la grande variété des sources auxquelles il a recours – archives diplomatiques, publications contemporaines chinoises et japonaises, presse et même témoignages – Xavier Paulès est souvent contraint d'avancer des hypothèses non pas en fonction de ce que ces sources disent mais de ce qu'elles ne disent pas. Cela ne fait qu'ajouter au mérite de l'auteur qui sait croiser ces bribes d'informations pour reconstituer, au moyen d'un propos clair, appuyé sur un appareil de notes dense, un tableau convaincant de l'opium à Canton sous tous ses aspects.

Pour aller plus loin

Alan Baumler, *The Chinese and Opium under the Republic. Worse than Floods and Wild Beasts*, Albany State, State University of New York Press, 2007.

Timothy Brook, Wakabayashi Bob Tadashi (dir.), *Opium Regimes. China, Britain and Japan, 1839-1952*, Berkeley, University of California Press, 2000.

Frank Dikötter, Lars Laamann, Zhou Xun, *Narcotic Culture. A History of Drugs in China*, Chicago, University of Chicago Press, 2004.

R.K. Newman, « Opium Smoking in Late Imperial China. A Reconsideration », *Modern Asian Studies*, vol. 29, n° 4, octobre 1995, p. 765-794.

Edward Slack, *Opium, State and Society. China's Narco-Economy and the Guomindang, 1924-1937*, Honolulu, University of Hawaiï Press, 2001.

Carl Trocki, *Opium, Empire and the Political Economy. A Study of the Asian Opium Trade, 1750-1950*, Londres/New York, Routledge, 1999.

Zhou Yongming, *Anti-Drug Crusades in Twentieth-Century China. Nationalism, History and State Building*, Lanham, Rowman & Littlefield, 1999.

Publié dans laviedesidees.fr, le 23 décembre 2010.

© laviedesidees.fr